

Publié dans *Septentrion* 2015/4.

Voir [www.onserfdeel.be](http://www.onserfdeel.be) ou [www.onserfdeel.nl](http://www.onserfdeel.nl).

***Une machine à survivre :***  
**«*Tout cru*»**  
**d'Arnon Grunberg**

Depuis son premier roman *Lundis bleus*<sup>1</sup>, paru aux Pays-Bas en 1994, Arnon Grunberg (° 1971) a construit une œuvre importante, composée de romans, nouvelles, chroniques, reportages, lettres, essais, pièces de théâtre, poèmes et articles sur son blog<sup>2</sup>. Son huitième roman, *Huid en haar*, vient de paraître en traduction française, sous le titre *Tout cru*. Nous devons nous en réjouir.

Le personnage central du roman, Roland Oberstein, 41 ans, est économiste et universitaire, spécialiste d'Adam Smith. Il ne vit, selon ses propres dires, que pour son travail universitaire, pour ses recherches - il prépare un livre sur l'histoire de la bulle économique - et pour la transmission du savoir. Tout le reste, comme ses lectures sur le génocide, n'est qu'annexe. Selon ses dires.

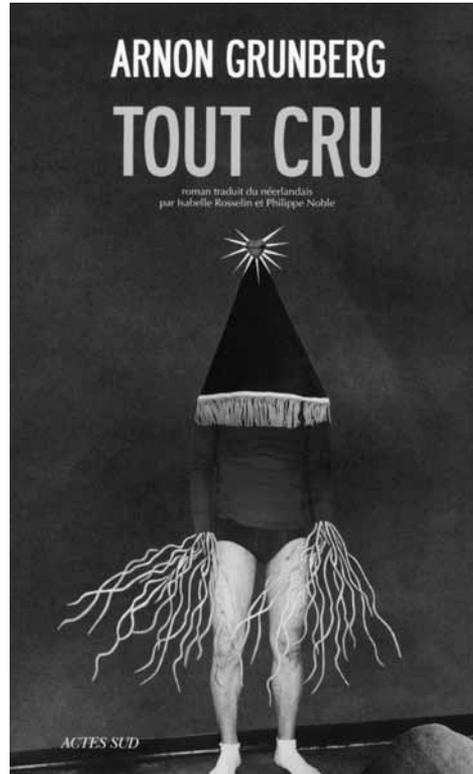
Puis il y a Léa, rencontrée en Allemagne lors d'un colloque sur l'Holocauste. Préparant un livre sur Rudolf Höss, officier allemand à Auschwitz, elle fera de Roland son amant. Et il y a Sylvie, l'ex-femme de Roland, dentiste et mère de leur enfant. Violette, la nouvelle amie de Roland. Et Jason, le mari de Léa, maire de Brooklyn. Tous ces personnages nous sont présentés, un par un. Au fil des pages, ils prennent du relief les uns après les autres, dans une description lente et détaillée du monde des quadragénaires modernes avec leurs «histoires de couple» souvent peu glorieuses et les soucis qui vont avec, soucis causés par les enfants, baby-sitters, maîtresses, amants, frustrations et impuissances sexuelles.

Finalement, il y a les universités où Roland travaille, celle de Rotterdam, puis la *George Mason* à Fairfax, États-Unis, ou encore celle de Leyde. Un monde universitaire qui selon Roland se dégrade de plus en plus.

C'est dans ce monde trouble et troublant que Roland est condamné à évoluer en héros

tragique. C'est dans ce monde qu'il connaîtra sa chute, de plus en plus bas. Mais il survivra. Le fréquent recours aux «affirmations catégoriques» est l'une des caractéristiques les plus marquantes (et plaisantes) du style grunbergien. Nous les retrouvons dans tout son œuvre, qu'elles soient dans la bouche des personnages ou celle du narrateur. Ce sont des affirmations souvent acerbes et drôles à la fois, et toujours bien formulées. Elles contrebalancent la noirceur des événements ou les actes odieux commis par les personnages. Comme lors d'un passage où Roland se voit accusé par Gwendolyne, l'une de ses étudiantes, de l'avoir brusquée par un courriel sèchement rédigé. Quand elle vient dans son bureau pour s'en exprimer, Roland réplique (p. 363): «Ah ça, pour s'exprimer, ils s'expriment, mais sur quoi repose cette liberté d'expression? Des sables mouvants, des connaissances lacunaires, des rumeurs, une information incomplète, le tout porté à ébullition par l'idée absurde que le paradis commence avec la liberté d'expression».

Autre caractéristique du style de Grunberg: le narrateur-commentateur. Tout comme les personnages justifient sans cesse leur comportement et leur action par des affirmations d'ordre général, le narrateur s'en donne à cœur joie en commentant les événements, avec humour, aigreur, clin d'œil, ou les trois à la fois. Comme dans ce passage où Roland se trouve au restaurant avec (toujours) Gwendolyne. Quelques collègues de l'université dînent au fond de la salle et leur présence dans ce même lieu, ou sa propre présence ici avec son étudiante, le met mal à l'aise. Il sort alors de son sac quelques livres sur l'économie politique et les étale ostensiblement sur la table. Le narrateur commente (p. 370): «C'est la seule façon pour lui de justifier ce dîner à ses propres yeux: en en faisant la poursuite de la transmission du savoir par d'autres moyens». Ce sera la même Gwendolyne, d'ailleurs, qui un peu plus loin dans le récit (et dans de tout autres circonstances) lui donnera l'impression d'être «dévoré tout cru». La vision du monde véhiculée par les person-



nages de Grunberg est sombre. Léa, arrivée en retard à son premier rendez-vous avec (son futur amant) Roland, qui ne manque pas de lui souligner son mécontentement de l'attente subie, fait une autoréflexion (p. 205): «La voilà assise, prête à gâcher sa vie. Avec une certitude qui la surprend elle-même, elle prend conscience à ce moment-là que tout tourne autour de cela, que c'est l'essence même de la vie, de pouvoir la gâcher. De la gâcher». Ou, juste un autre exemple, Roland à Gwendolyne (p. 432): «L'empathie existe et c'est le moyen de mieux faire fonctionner cette machine à survivre qu'est l'être humain». Survivre. Il en est explicitement question dans le passage où la mère de Roland parle du grand-père de Léa, tous deux rescapés des camps nazis (page 401): «De la rigolade! s'écrie Mme Oberstein, triomphante. Les endroits où il a été. Rien à voir avec là où j'ai été, moi» (...). Ce ne sera que tout à la fin du roman que le

lecteur s'en rendra pleinement compte:  
Roland sera, lui aussi, un survivant.  
Un survivant de l'enfer du monde dans  
lequel il vit.

## **Ed Hanssen**

ARNON GRUNBERG, *Tout cru* (titre original : *Huid en haar*),  
traduit du néerlandais par Isabelle Rosselin et Philippe Noble,  
Actes Sud, Arles, 2015, 494 p. (ISBN 978 2 330 03196 1).

Plusieurs livres d'Arnon Grunberg ont été traduits en  
français. Presque toutes ces traductions ont paru aux  
éditions Actes Sud d'Arles ou aux éditions Héloïse  
d'Ormesson à Paris.

- 1 Titre original : *Blauwe maandagen*. La traduction  
française, signée Tina Hegeman et Olivier van  
Wersch-Cot, a paru aux éditions Plon à Paris en 1999.
- 2 [www.arnongrunberg.com](http://www.arnongrunberg.com)